De Victor Hugo à ses contemporains : les amitiés romantiques de Victor Pavie

Guy Trigalot

Victor Pavie, un adolescent passionné

Victor Pavie nait à Angers le 26 novembre 1808. Son père, Louis Pavie, est l'ami d'enfance du sculpteur David d'Angers. C'est aussi l'un des imprimeurs de la ville et le directeur du journal local *Les Affiches d'Angers*. Son frère Théodore est l'un des plus fameux orientalistes de son temps, disciple d'Eugène Burnouf, qui explora les quatre continents, parlant neuf langues, dont l'hébreu, le chinois et l'hindoustani.

Adolescent extrêmement sensible et exalté, Victor Pavie découvre *Les Méditations poétiques* de Lamartine à 15 ans et en retire, selon ses propres termes, une « révélation précoce, une affectation morale dont [il] ne [guérira] jamais. » Il lui faudra attendre quatre années avant de pouvoir le rencontrer, au domicile de Victor Hugo.

Victor Hugo I

Cette même année 1824, la lecture de Nodier et de Victor Hugo finit de bouleverser le jeune homme. En septembre, Pavie monte à Paris faire ses études au lycée Charlemagne, chaperonné par le fidèle David d'Angers qui vit alors dans la capitale et qui a promis au père de s'occuper de Victor. Celui-ci se plaint des relations avec ses camarades qui critiquent le nouveau courant littéraire et artistique.

> Viens donc parler ici de Romantisme ! Ils sont trop bêtes. Pour dire une sottise, ils vous disent que vous êtes gothique… Jeudi, je me suis disputé ferme en promenade avec le nouveau de ma classe […]. Les poésies de Hugo sont des *cochonneries* [...] Il ne peut pas sentir le Romantisme qui tombera bientôt ; et viendra le temps où Chateaubriand tombera aussi.[1]

Victor Pavie a juste le temps d'observer Victor Hugo, de loin, à une séance de l'Académie française puis il rentre à Angers, son baccalauréat en poche.

Le 3 décembre 1826, il signe son premier article dans le feuilleton des *Affiches d'Angers* : un éloge des *Odes et ballades*. Le plaidoyer montre à quel point l'emprise de Hugo est puissante, et l'approche poétique du maître intégrée par son nouveau disciple. Un ami d'un ami fait parvenir un exemplaire à Hugo, presque par hasard. Immédiatement ce dernier adresse un long mot de remerciement qui initie la relation épistolaire entre les deux hommes.

Neuf courriers sont échangés l'année suivante (cinq envoyés par Hugo, quatre par Pavie). L'une de ces lettres voit Pavie exhorter Hugo, qui vient juste de reprendre la rédaction de *Cromwell*[2]*,* d'écrire un manifeste.

> « S'il me reste un souhait à faire pour votre gloire, c'est que vous mettiez en œuvre un projet que vous énoncez indirectement dans votre dernier volume : poser les bases immuables du *Romantisme*, de cette poésie que l'on qualifie de nouvelle, parce qu'elle est renouvelée, mais qui […] n'est autre chose que la poésie d'Homère et de Sophocle, mais retrempée à une source pure,

[1] Cité par CHASLE-PAVIE Joseph, *Victor Pavie, origine, années de jeunesse, le lycée Charlemagne,* tiré à part, s.l., s.d., p. 21.

[2] Hugo l'écrit tout d'abord du 6 août au 3 novembre 1826, et en reprend la rédaction le 9 décembre, qui se poursuivra jusqu'au 18 septembre 1827.

> mais régénérée aux eaux du Jourdain. […] (ce ne sont point des conseils que je vous donne, c'est l'exposition de vos doctrines telles que je les ai conçues.)[3]. »

Hugo ne met pas longtemps à réagir, réaffirmant sa confiance et son amitié :

> « Votre lettre m'a tenu tout ce que m'avait promis votre article […] c'est une grande joie que de se voir compris […] Il doit y avoir entre nous confiance et liberté ; nous sommes tous deux à peu près du même âge et *de la même nature*[4]. »

Et il propose à Victor Pavie d'écrire le fameux manifeste :

> « Pourquoi ne feriez-vous point le livre dont vous me tracez une si frappante esquisse ? […] je n'aurai sans doute jamais le temps de le faire, *ce grand ouvrage*, et d'ailleurs vous le feriez bien mieux que moi […] Vous avez tout ce qu'il faut pour tout faire, l'intelligence qui embrasse la création et l'imagination qui la féconde[5] […] »

Tout d'abord prêt à relever le défi, Pavie renonça devant l'ampleur de la tâche. Hugo écrira la célèbre *Préface* huit mois plus tard[6].

Le père, Louis Pavie, qui séjourne à cette date à Paris, invite Hugo à déjeuner. Il lui présente alors son ami le sculpteur David d'Angers. L'engouement du père, de culture classique, pour cet auteur novateur qui lui semblait encore suspect il y a quelques mois, peut surprendre. Mais Louis est un homme ouvert et le poète lui a fait bonne impression. Il rapporte dans le détail ses visites aux Hugo et les amabilités que le poète parisien adresse à son fils.

Six ans séparent les deux Victor. L'un est déjà reconnu comme un auteur remarquable, comme un chef d'école, l'autre est un anonyme en proie au « mal du siècle ». Aussi Pavie va-t-il confier sa destinée à Hugo : « J'ai mal à l'âme […] Je vous demande un plan de vie, une règle à suivre[7] […] » écrit-il. Certains auraient fui cette sensiblerie mais Victor Hugo, sans endosser vraiment le rôle de directeur de conscience, prend au sérieux la relation avec le jeune homme d'Angers, pas seulement pour flatter ce journaliste qui peut lui être utile, mais parce qu'il est touché par sa sincérité naïve, et par son potentiel. Surtout, comme l'a dit Jean-Marc Hovasse dans sa préface des *Deux Victor* :

> [Pavie] suit [Hugo] depuis ses premiers poèmes, les plus politiques (« Louis XVII ») comme les plus intimes (« La Chauve-Souris »), [il] a dévoré les romans (*Han d'Islande, Bug Jargal*). Il ne choisit pas, il connaît tout, il aime tout, il retient tout, il devine tout. […] Victor Pavie est, avant tout le monde, hugolien, hugophile, hugolâtre. […] Jean Massin avait relevé avec quelque semblant de raison : « C'est la première fois que Victor Hugo voit venir à lui un disciple[8]. »

La rencontre physique a lieu le 7 juillet 1827. Pavie raconte l'événement :

> « Samedi matin, 7 juillet 1827, midi sonnait, lorsque mes jambes vacillantes franchissaient le long corridor de la rue Notre-Dame des Champs. Une domestique […] m'introduisit dans le salon de son maître. J'entendis mon nom répété dans une chambre voisine et la réponse fut l'apparition du

[3] Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 décembre 1826.
[4] Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 3 janvier 1827.
[5] *Id*.
[6] La *Préface* sera composée du 30 septembre au 24 octobre et *Cromwell* publié le 5 décembre 1827.
[7] Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 janvier 1827.
[8] Préface à TRIGALOT Guy, *Les Deux Victor : Hugo, Pavie, une amitié romantique & correspondance inédite,* avant-propos de P. Moine, coll. « Mémoire commune », Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2018, p.12.

> poète. Je me précipitai dans ses bras. Ici une lacune d'environ cinq minutes, pendant lesquelles je parlai sans me comprendre, sanglotant d'enthousiasme et riant de grosses larmes[9]. »

Victor Hugo présente ensuite sa femme qui vient d'entrer. « Bien entendu que l'agitation qui commençait à se calmer se réveilla tout entière à son aspect » déclare Pavie. La conversation s'engage sur Nodier, en partance avec Taylor pour la Bretagne, et que Hugo entend faire rencontrer à son protégé, sur Delacroix, David d'Angers, avec qui le poète a rendez-vous le lendemain. Pavie poursuit :

> « Il me demanda la permission d'aller faire sa barbe (opération de trois quarts d'heure au moins). Je restai dans le salon face à face avec [M^me^ Hugo]. « Vous avez un père qui vous aime bien tendrement, Monsieur. » Cette phrase avait été la première de son mari, ce fut aussi la sienne[10]. »

Il n'est pas difficile d'imaginer l'émotion que procura au tout jeune Pavie cette immersion dans l'intimité des Hugo.

Dès 1827-28, Pavie dîne tous les lundis chez son idole rue Notre-Dame-des-Champs. Son frère Théodore l'accompagne parfois. À partir de cette époque, son engagement dans l'armée romantique est total. Il publie plusieurs articles dans les *Affiches d'Angers*[11], dont certains créent une véritable polémique à l'échelon local ; polémique à laquelle il répond avec encore plus de fougue et de conviction. La sagacité du critique autant que sa prose flamboyante amènent Hugo à lui témoigner une nouvelle fois sa gratitude, son estime et son admiration. Il lui dit notamment, après son article sur *Cromwell* :

> Votre deuxième article est plus beau, oui plus beau, s'il est possible, que le premier […] vous êtes déjà mûr pour avoir à peine vingt ans ! Quelle verve ! quel éclat de style et d'idées ! Sainte-Beuve s'extasiait hier sur votre travail ; il le sait par cœur, *à la lettre*, et le récite à tout le monde[12].

Pavie compose en retour une « Ode à Victor Hugo » et poursuit avec fougue ses critiques élogieuses dans les *Affiches d'Angers*.

L'éloignement, lorsque les vacances font rentrer Pavie à Angers, fait cruellement souffrir le jeune homme et augmente sa fragilité émotionnelle et psychologique. Durant cette période douloureuse, c'est la bienveillante sollicitude de ce « frère aîné », comme signe Victor Hugo au bas de certaines de ses lettres, qui empêche le jeune homme de sombrer dans des états extrêmes.

De retour à Paris, Victor Pavie est présent chez Victor Hugo quand ce dernier donne lecture de *Marion de Lorme*[13] et il propose évidemment ses services pour la première d'*Hernani*, déclarant :

---

[9] Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 8 juillet 1827, in PAVIE André*, Médaillons romantiques,* Paris, Émile-Paul, 1909.
[10] *Id*.
[11] Une quinzaine, dont des critiques d'ouvrages et d'œuvres : Alexandre Guiraud, Victor Hugo (*Odes et Ballades, Cromwell, Les Orientales, Le Dernier Jour d'un condamné*), Louis Boulanger (*La Ronde du Sabbat*), Sainte-Beuve (*Tableaux littéraires du XVI^e^ siècle*), Nodier (*Le roi de Bohême et ses sept châteaux*), Delacroix (*Faust*), Marie Nodier (*Mélodies romantiques*), David d'Angers (Buste de Goethe, statues de Sainte-Cécile, de Bonchamps), Élisa Mercoeur..…
[12] Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 23 janvier 1828.
[13] Il quittera d'ailleurs la salle avant la fin, trop bouleversé pour y demeurer !

> « Il vous faut de la troupe. J'ai des amis, pas mal et assez dociles. Si vous comptiez sur moi pour la direction d'un bataillon et si vous pouviez me placer dans un poste exposé et scabreux, cela me serait sensible et me flatterait beaucoup[14]. »

Il sera en effet en première ligne, à la tête, soir après soir, d'une vingtaine d'étudiants de l'Anjou aussi exaltés que lui !

Mais Victor Pavie est plus qu'un simple spectateur ; il encourage et stimule Victor Hugo. On l'a vu, c'est à lui qu'Hugo a proposé de composer – à sa place – la théorie du romantisme que le jeune admirateur appelait de ses vœux. Le titre du recueil de poésie publié en 1831 par Victor Hugo fait écho au vers de Pavie « C'était une feuille d'automne[15]», tiré d'un de ses poèmes intitulé « Dernière feuille » et dont Hugo avait souligné la force poétique. Il est également révélateur de la proximité et de la confiance entre les deux hommes, que ce soit Victor Pavie qui retrouve le manuscrit de « La Pente de la rêverie » qu'Hugo avait égaré : « Ne vous inquiétez pas au sujet de *la pente de la rêverie*[16], qui est entre mes mains » lui écrit Pavie, « j'en ai ici l'original et la copie. Un de mes amis de Paris que j'avais chargé de vous la remettre me l'a retournée par malentendu. J'attendrai une occasion prochaine pour vous la faire passer[17]. »

Les « Revenants » et le Liber amicorum

Comme ses contemporains Sainte-Beuve ou Mérimée[18], Pavie rédigea des portraits des personnalités rencontrées au cours de son existence ; il en regroupa une quinzaine sous le titre « Les Revenants[19] ». On y retrouve les figures tutélaires, Lamartine et Nodier ; les amis intimes, David d'Angers et Sainte-Beuve ; les camarades, Paul Foucher, Louis Boulanger, Dumas ; les connaissances, Delacroix... Quelques gloires manquent à l'appel, comme Balzac, pourtant présent à la bataille d'*Hernani*, Vigny ou Musset que Victor Pavie a connus lorsqu'ils venaient rue Notre-Dame-des-champs ; d'autres également, croisées chez Hugo : « Mardi dernier, j'ai dîné chez Victor avec Mérimée » écrit Pavie à son père . « Dans la soirée, le jeune Liszt (un musicien) lui a été présenté. Nous avons beaucoup causé ensemble[20]. ». Mais notre Angevin ne les a pas suffisamment fréquentés pour tirer matière à un texte. Quant à Chateaubriand, il n'a fait que l'apercevoir, chez David d'Angers, ainsi qu'il le raconte :

> « La dernière fois que j'ai vu M. David, Chateaubriand est apparu dans son atelier. Il partait pour les eaux de Cauterets [...] il venait contempler pour la première fois son buste en marbre, devant lequel il s'est pâmé d'extase, ainsi que devant une tête rivale d'exécution et de génie, celle de Lamartine[21]. »

---

[14] Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 29 octobre 1829.
[15] PAVIE Victor, *Une dernière feuille*, *Feuilleton* des *Affiches d'Angers* du 11 mars 1827.
[16] *La pente de la rêverie* avait été terminée le 28 mai 1830 et fut publiée en 1832 dans les *Feuilles d'automne*.
[17] Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 8 septembre 1830.
[18] *Portraits littéraires et Portraits de femmes* (1844), *Portraits contemporains* (1846), *Derniers portraits littéraires (1852)… / Portraits historiques et littéraires*, M. Lévy, 1874.
[19] Mis à part l'hommage à David d'Angers, composé six ans après la disparition du sculpteur, et celui consacré à Delacroix écrit en 1863, l'année même de sa mort, les textes sur les auteurs et artistes majeurs, Lamartine, Nodier, Dumas père… ont vraisemblablement été écrits dans les derniers temps de sa vie. La distance historique était suffisante pour que Pavie pût mesurer leur contribution à la littérature ou à l'art. Sans doute ne voulait-il pas disparaître sans léguer ces témoignages inédits.
[20] Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 9 mai 1829, in *MR,* p. 51.
[21] Cité par PAVIE André, *Médaillons romantiques*, p 51.*Ibid*., p. 234-235.

Il n'y a étonnamment pas d'hommage dédié à Victor Hugo dans cette galerie littéraire ; mais le poète est toujours présent en filigrane et demeure la référence absolue. Il faut voir « Les Revenants » comme une sélection personnelle d'artistes et d'hommes de lettres remarquables, romantiques et classiques côte à côte – deux textes sont ainsi consacrés à Gros et Ingres –, d'amis véritables ou simples relations.

Au sein de son *liber amicorum*[22], en revanche, le caractère romantique constitue le point commun des signataires. Pour le colloque international de 2009 à Angers, consacré à la famille Pavie, Anne-Simone Dufief l'avait présenté :

> On y retrouve tous les degrés de la reconnaissance : la célébrité mondiale de Victor Hugo ou celle de David d'Angers jouxtent l'anonymat de certains ; la notoriété locale d'Adèle Janvier requiert un peu d'archéologie, ce qui n'est évidemment pas le cas pour Sainte-Beuve. […] L'unité de cet album réside dans les liens amicaux que Victor Pavie a réellement entretenus avec la très grande majorité des contributeurs[23].

L'album contient des contributions de Victor Hugo (un extrait du *Rhin*, un dessin à la plume et lavis d'encre daté de mai 1839 ainsi que la dernière strophe manuscrite d'« Oceano Nox ») ; des poèmes d'Émile Deschamps, de Paul Foucher, d'Adèle Janvier, de René Bazin ; un sonnet de Sainte-Beuve, un autre de Marie Nodier-Mennessier ; quelques lignes de Jules Lacroix ; des vers inédits du poète polonais Adam Mickiewicz[24] ; des textes de Nodier, d'Arsène Houssaye, de Champfleury ; des dessins de David d'Angers, Louis Boulanger, Paul Huet, Isidore Dagnan, Théodore Pavie ; et même des partitions d'Halévy. Je passe sur les nombreuses participations d'amis provinciaux moins connus, poètes, peintres ou musiciens.

David d'Angers

David d'Angers occupe une place à part dans le cœur de Pavie. Il est l'Ami majuscule, « frère » de Louis[25] – ils appartinrent tous deux à la Loge maçonnique du Bon père de famille à Angers – , et un « oncle » de substitution pour Victor et Théodore.

En 1828, le sculpteur invite les deux fils Pavie à se rendre avec lui à Londres à la rencontre de Walter Scott dont David veut modeler le buste. Ils y entendent le romancier écossais exposer en un mauvais français ses théories sur la littérature et sur l'art. L'entrevue est brève et le projet avorte. Mais l'émotion ressentie par nos Angevins appelle le voyage de l'année suivante, direction Weimar pour faire le buste de l'immense… Goethe ! Cette fois, Victor accompagne seul le sculpteur. Sans contact préalable, au « culot », David va réussir son pari, le séjour durant plusieurs semaines ; lui et son protégé sont introduits chez Goethe, partageant de longs moments d'intimité. David a beaucoup plu à Goethe qui s'est dit très satisfait du buste impressionnant finalement réalisé[26]. Victor, extrêmement intimidé, n'a pas

---

[22] DUFIEF Anne-Simone « L'Album amicorum de Victor Pavie » in Actes *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p. 83-99.

[23] DUFIEF Anne-Simone « L'Album amicorum de Victor Pavie », *Op. Cit*., p. 86.

[24] Victor Pavie a raconté Mickiewicz, en une sorte de portrait « express », allant de 1831 à sa mort (« Goëthe et David, souvenirs d'un voyage à Weimar », in Trigalot Guy, *Victor Pavie, voyages et promenades romantiques, Op. Cit.,* p. 78-80 ; l'auteur polonais est décrit chez Hugo, effacé, et à la fin de sa vie, troublé.

[25] Leur amitié remontait à l'époque où ils fréquentaient le collège royal d'Angers ; Louis avait pris sous son aile le jeune David, de six ans son cadet. Victor a rapporté les propos que lui tint David, lorsqu'ils voyageaient ensemble en Allemagne : « Quand mon vieux père mourut […] il y avait près de son chevet quelqu'un que tu connais, et qui ne l'abandonna qu'à la fosse. J'étais bien loin, mais je l'ai su. Cela, vois-tu, ne s'oublie point. L'on a ses ennemis, ses envieux, ses rivaux, ses camarades, ses connaissances, peut-être ses amis, - mais l'ami de cœur, c'est ton père. »

[26] La sculpture en marbre est terminée en 1831 et offerte au modèle qui la dépose à la bibliothèque de Weimar où on peut toujours l'admirer. Un buste en plâtre est à la bibliothèque de Dresde (Allemagne). Le buste en plâtre du

autant échangé avec Goethe qu'il l'aurait souhaité. En tout cas, l'aura du jeune homme – il a seulement 21 ans – est perceptible à son retour dans les cercles romantiques de la capitale en cette année 1829.

Pavie nous a laissé plusieurs textes en l'honneur de David d'Angers, sur ces voyages et son œuvre, et notamment un très long discours qu'il prononça à l'occasion de l'inauguration solennelle du buste du sculpteur dans la galerie d'Angers, dix ans après sa disparition.

De son côté, David n'a cessé d'encourager Victor dans sa carrière littéraire. Et les deux amis s'associent à plusieurs reprises. En 1835, lorsque Victor Pavie forme le dessein d'éditer les poésies de Du Bellay, David le soutient en souscrivant et en ralliant à la cause quelques-uns de ses amis (dont Chevreul) et en réalisant le portrait du frontispice. Leurs noms sont encore mêlés à l'occasion de la célébration de Pierre-Paul Riquet (1609-1680), l'ingénieur français constructeur du Canal du Midi. La ville de Béziers avait en effet commandé à David une statue et pour l'inauguration, mis au concours une pièce de vers en son honneur. Victor obtint la branche de laurier, récompense du second prix. Par ailleurs, David fit de Pavie son principal mandataire auprès des autorités municipales, religieuses ou culturelles d'Angers. Mais l'œuvre commune la plus significative demeure certainement la publication posthume de *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand. David, qui avait assisté le jeune poète de Dijon jusqu'à son dernier souffle, avait déjà parlé de lui à Victor. Quelques semaines après sa mort, le sculpteur avait enfin récupéré le manuscrit de Bertrand[27]. Avec également l'appui de Sainte-Beuve et de Théodore Pavie[28], l'éditeur angevin publia les poèmes en prose de Bertrand, exactement comme l'auteur les avait imaginés ; ce fut un échec commercial retentissant[29] avant d'être une source d'inspiration pour Baudelaire.

Pour mieux saisir la profondeur de leur amitié, on peut se reporter à la riche correspondance entre David et Pavie qui est parue dernièrement[30] chez Champion.

Sainte-Beuve

Avec Sainte-Beuve, les liens furent profonds, passant d'une camaraderie de combat à une amitié réelle et durable. On en trouve une raison dans la similitude de leurs parcours : tous deux ont défendu Hugo et ses idées dans la presse, aux tout débuts, Pavie le premier, en décembre 1826, Sainte-Beuve en janvier 1827. Et tous deux appartiennent au cercle intime des Hugo entre 1827 et 1830.

Leur amitié se nourrit d'événements partagés, de services rendus. En 1833, par exemple, Sainte-Beuve, refusant d'être enrôlé dans la Garde nationale, se cache, sous le nom de Charles Delorme, à l'Hôtel de Rouen, cour du commerce, 2 rue Saint-André des Arts. C'est Victor Pavie qui, y ayant loué une chambre en 1831 lorsqu'il était à Paris, lui a indiqué cette modeste pension fréquentée par les étudiants angevins ou normands. Alors tout juste avocat, Victor va jusqu'à

---

musée de Saumur est en dépôt au Musée d'Orsay à Paris. Un buste en marbre est visible à Munich (Allemagne), un autre au mémorial Goethe à Sessenheim (Bas-Rhin, France). Le buste patiné est exposé à la Galerie David d'Angers à Angers.

[27] Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 1er août 1841.

[28] Théodore fut bien l'un des acteurs essentiels du sauvetage de *Gaspard*. Intermédiaire à deux reprises entre Victor, Sainte-Beuve, David et le poète dijonnais, en janvier 1838 et janvier 1839, il tente de convaincre Bertrand (qui gardait toujours l'espoir d'une publication par l'éditeur parisien, plus riche et plus importante que celle d'un éditeur de province) de renoncer à Renduel en faveur de Victor Pavie.

[29] Voir TRIGALOT Guy, « Péripéties et postérité de l'édition originale de Gaspard de la Nuit (avec deux lettres inédites) » dans *Revue Bertrand* n° 1, sous la dir. de N. Ravonneaux, pp. 203-230, Classiques Garnier, Paris, 2018.

[30] *Victor Pavie. Lettres à David (d'Angers) 1825-1854.* Édition critique par DE CASO Jacques et MARAIS Jean-Luc, Paris, Honoré Champion, Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux, 2021, 510 p.

plaider en faveur de Sainte-Beuve, devant le conseil de discipline, produisant même des documents (falsifiés !) qui attestent de la domiciliation de l'accusé hors de Paris.

Sainte-Beuve bénéficia du soutien de la foi assurée de Victor Pavie, et Pavie profita de la vision perçante de Sainte-Beuve sur son siècle. Ce dernier recherchait toujours l'avis de son ami d'Angers, le considérant comme l'un des rares esprits capable de le comprendre et de le stimuler : « Il y a plus de pensées dans deux pages de Pavie que dans un volume que nous écrivons[31]. » disait-il de lui. À partir de 1830, Sainte-Beuve, rongé par son amour impossible avec Adèle Hugo, sa culpabilité et sa jalousie, supporte difficilement la situation. Il lui faut épancher les douleurs de son âme. Victor Pavie sera celui à qui il confiera, sa vie durant, sa souffrance, trouvant dans la nature charitable de son correspondant quelque consolation. Invité en 1835 au mariage de Pavie, Sainte-Beuve y retrouve Adèle Hugo, dépêchée ainsi que Léopoldine, par Hugo, qui en profite pour voyager de son côté avec sa maîtresse, Juliette Drouet. C'est donc sous les yeux des Pavie que Sainte-Beuve et Adèle passèrent quatorze jours ensemble.

Pavie ne rédigea pas de notice au sujet de Sainte-Beuve ; il avait déjà dit tout le bien qu'il pensait de lui dans un article consacré à l'ouvrage *Tableau de la littérature au XVI^e^ siècle*, le 10 août 1828[32]. Mais Sainte-Beuve participa aux projets éditoriaux de Pavie (*Œuvres choisies de Du Bellay* et *Gaspard de la nuit*).

Ils se revirent quelques fois à Paris et lorsque le critique parisien accéda au Sénat, Victor Pavie lui adressa une lettre où les félicitations se mêlaient aux souvenirs communs ; à la fin, il lui faisait cette remarque, qui prouvait qu'il n'avait cessé de se soucier de sa « rédemption » : « Questions de vous ou de nous, bien petites n'est-ce pas, auprès des grandes questions familières à votre pensée, et dont la solution vous attend[33]. » Ce qui n'empêcha pas Sainte-Beuve de mourir sans recevoir les derniers sacrements, ni d'être enterré civilement.

Lamartine

Avec Hugo et Nodier[34], Lamartine constitue le panthéon de Victor Pavie qui écrivit une notice sur le poète après sa mort ; il s'agit essentiellement de souvenirs, et non d'analyse littéraire. Pavie lui doit l'étincelle allumée dans son cœur d'adolescent. En 1828, grâce à Victor Hugo, le jeune Angevin fait sa connaissance :

> J'entre un matin chez Hugo. Je le trouve à table, vis-à-vis d'un convive jeune encore, bien qu'aux cheveux grisonnants déjà sur un front largement modelé […] Je regardais, j'écoutais. La poésie était en jeu et les interlocuteurs en cause ; ils paraissaient se faire réciproquement les honneurs d'une couronne suspendue sur leur tête, et que nul des deux ne voulait accepter de la générosité de l'autre.
> « Entre nous, mon ami, disait à l'ainé le plus jeune, ni méprise, ni déguisement. Si la France consultée avait à proclamer son poëte »
> À ces mots je bondis sur ma chaise, et me trouvai debout, effaré et tremblant […]
> « Eh bien, oui, vous le tenez. Serrez-lui donc la main à ce Lamartine tant souhaité. »
> […] La suite va d'elle-même : explosion d'une part, accueil ému de l'autre, avec l'assistance et sous le patronage de notre hôte commun. […]
> Je revis Hugo huit jours après ; voici la lettre dont il me donna communication, et que je garde : *« Mon cher Hugo, donnez-moi, je vous prie, le nom et l'adresse du jeune homme qui a été si bon*

[31] In PAVIE Théodore, *Op. Cit*., p. 221.
[32] *Affiches, Annonces et Avis divers d'Angers* du 10 août 1828.
[33] Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 1er mai 1865.
[34] Pour plus de détails sur les liens entre Pavie et ces mentors, voir TRIGALOT Guy, *Les Deux Victor…*

et si ému pour moi chez vous. J'ai été si troublé moi-même à son émotion que j'en ai été stupéfié et malhonnête. Je voudrais l'inviter à déjeuner. Adieu, à lundi. »
L'occasion était passée. Oubli ou négligence, erreur ou contre-temps, l'invitation ne m'avait point été transmise.
Lamartine publiait, en ce moment, ses *Harmonies* […] David en raffolait […] Ce fut lui qui, bientôt, m'introduisit chez Lamartine, rue Saint-Guillaume. Sa femme et sa pauvre petite fille étaient là. Des exemplaires, humides encore, de sa fraiche publication étaient empilés sur la table ; il m'en offrit un, signé de lui, que mes enfants se disputeront[35].

Un peu plus tard, Pavie assiste à la réception de Lamartine à l'Académie française, en compagnie des Hugo. Avec David, il se rend chez le poète au retour de son voyage en Orient. L'entrevue est douloureuse, sa fille vient de mourir. Victor en est pétrifié et les deux hommes peinent à communiquer. Une ultime rencontre en 1848, lors d'une séance de l'Assemblée nationale, au moment où Lamartine est ministre de la République. À l'heure où Victor couche ses souvenirs sur le papier, il fait aveu de sa faiblesse d'alors :

> J'eusse pénétré facilement chez lui […] à l'heure où le dernier des courtisans avait déserté son logis. Mais, ainsi que j'avais reculé, vingt ans plus tôt, devant l'éclat de sa renommée, j'hésitai alors devant la grandeur de sa ruine[36].

Nodier

Quant à Nodier, là encore, que de tergiversations de la part du jeune provincial : Pavie refuse tout d'abord de se présenter à l'Arsenal, bien que recommandé par Hugo. Il décline également la proposition de Paul Foucher qui l'invite à venir entendre Marie Nodier chanter et danser ; il ne donne pas davantage suite à Adèle qui le convie à l'un des bals masqués organisé par Nodier en 1827. Celle-ci, devant son renoncement, le tance gentiment : « à votre aise, peureux incorrigible. Il n'y aura d'aise pour vous qu'au plus épais des fourrés de votre Vendée où nul, je vous l'assure, n'ira jamais vous réclamer. »
En 1830, dans la *Tribune romantique*, le jeune homme écrit un article à propos du *Roi de Bohème et ses sept châteaux* ; l'année suivante dans les *Affiches d'Angers*, il se fait l'écho du recueil de mélodies publié par Marie Nodier[37]. Victor reçoit alors une invitation pour le salon paternel, de la part de l'auteure reconnaissante. Prenant son courage à deux mains, Pavie se rend – enfin ! – à l'Arsenal ; comble de malchance… le père est absent ! L'entrevue avec sa femme et sa fille, pour charmante qu'elle soit, met le jeune poète au supplice, et rougissant, bredouillant, il s'empresse de prendre congé, aussi troublé qu'à l'accoutumée.
Résolu à répondre aux sollicitations renouvelées des Nodier, Victor y retourne le dimanche suivant, faisant enfin son entrée au Salon. Cette première rencontre plonge Victor Pavie dans un tourbillon émotif dont il est familier :

> En dépit de mes promesses et de mes résolutions, j'étais, au bout de huit jours, retourné à l'état sauvage. La peur m'avait repris de ces soirées charmantes où, à défaut de renommée, de génie ou de talent, il fallait à tout le moins payer d'entrain. J'allais goûter de Nodier, mais à de rares intervalles[38].

---

[35] TRIGALOT Guy, *Au temps du Romantisme… Souvenirs angevins et parisiens de Victor Pavie*, P.U.R., Rennes, 2026, p. 127.
[36] PAVIE Théodore, *Op. Cit.*, p. 78.
[37] *Mélodies romantiques*, paru en 1831, sous son nom d'épouse, « M^me^ Jules Mennessier, née Charles Nodier ».
[38] PAVIE Victor, *Œuvres choisies*, p. 112.

Il aurait sans doute pu y occuper une bonne place si telle avait été son ambition, Nodier voulant faire de son salon un faire-valoir de la province en réaction au parisianisme des salons de la capitale. Mais Victor Pavie préfère laisser à d'autres que lui cette mission. Plus tard, avec le recul de l'âge, il comparera l'ambiance sereine de l'Arsenal à « l'odeur de poudre » du salon de Hugo :

> Là s'abordaient, de la meilleure grâce du monde, les champions des deux camps dont le salon de Nodier était l'unique point de rencontre, et qui, nulle part ailleurs ne se fussent croisés sans se heurter […] Grâce aux douceurs de l'armistice, les romantiques s'avisaient qu'il y avait des classiques sans perruque, et ceux-ci que tous les romantiques n'étaient pas de mise à Charenton[39].

Le retour à Angers éloigna Pavie de Nodier, et l'auteur angevin ne le revit plus jusqu'à sa mort. Tout juste retrouva-t-il, en une ou deux occasions sa fille, Marie.

Alexandre Dumas

Les premiers souvenirs concernant Alexandre Dumas rapportés par Victor Pavie remontent à 1829, année du succès à la Comédie-Française d'*Henri III et sa cour*. Pavie les couche sur le papier en 1881. Décrivant la personnalité de son ami, il note « l'irrésistible attraction de ses récits, l'entrain cordial de son langage, ses bonjours et ses accolades à tout venant, la prodigalité de ses gestes et de ses étreintes […] l'ardeur de son sang et la spontanéité de sa nature[40]. » Pavie raconte le fameux dîner de 1830, la veillée d'armes avant la première de *Christine*. Et bien que le jeune lieutenant romantique, venu proposer ses services à l'auteur, déclare : « Je ne m'en démenai pas moins du mieux que je pus sur mon banc de parterre, au centre de mes sûrs amis », Alexandre Dumas ne cite pas son nom quand il évoque l'épisode dans ses *Mémoires*[41].

Une part importante du récit de Victor Pavie a trait à la visite d'Alexandre Dumas, de passage à Angers le 11 août 1830[42], envoyé par le gouvernement afin de sonder le soutien des provinces royalistes à la monarchie récemment écartée. Pavie décrit à cette occasion l'intervention de Dumas auprès de proches de la duchesse d'Orléans pour obtenir la grâce d'un condamné, condamné que le jeune avocat angevin connaissait pour avoir assisté à son procès. Alexandre Dumas complète l'anecdote dans ses *Mémoires* : quelques jours plus tard, en danger dans le bocage vendéen, à cause de son uniforme de garde national qu'obstinément il s'entête à porter, il doit la vie sauve à ce même prisonnier, libéré grâce à lui, qui l'a reconnu et rejoint pour lui servir de guide et de laissez-passer[43]. On lit également dans ces *Mémoires* :

> Arrivé aux Ponts-de-Cé, je mis pied à terre pour gagner Angers. J'avais là un ami nommé Victor Pavie, bon et brave jeune homme à la tête ardente et au cœur pur. [...] guidé par Pavie, je me mis à parcourir la ville et ses environs. Excellent Pavie ! il me montrait, avec une indignation toute

[39] PAVIE Victor, *Op. Cit*., p. 105.
[40] TRIGALOT Guy, *Au temps du Romantisme… Souvenirs angevins et parisiens de Victor Pavie*, P.U.R., Rennes, 2026, p. 127.
[41] « Nous étions vingt-cinq, à peu près : Hugo, de Vigny, Paul Lacroix, Boulanger, Achille Comte, Planche, Cordellier-Delanoue, Théodore Villenave... que sais-je, moi ? Toute cette bruyante troupe pleine de jeunesse, de vie, d'action, qui nous entourait à cette époque . »
[42] Dumas effectuait une mission pour le compte du général La Fayette : visiter la Vendée pour y organiser une garde nationale.
[43] DUMAS Alexandre, *Mes mémoires*, t. II, *Op. Cit*., p. 236-249.

d'art et de nationalité, des ouvriers qui, par ordre du préfet, et sous la direction d'un architecte du cru, convertissaient en consoles les mascarons de la cathédrale[44] !

Dans sa notice, Victor Pavie insiste, quant à lui, sur la familiarité de Dumas et leurs joyeuses retrouvailles :

> Quelques semaines après l'arrivée au pays, je rentrais, un matin, dans la maison de mon père, rue Saint-Laud, quand j'apprends qu'un voyageur de Paris m'attend à l'hôtel du *Faisan* depuis une heure. J'y cours, monte à la chambre ; et qui trouvé-je dans son lit, le coude sur l'oreiller, un carnet à la main ?
> – Mon escogriffe de mulâtre.
> – Ah ! ah ! Bonjour mon petit. Embrassons-nous, mon vieux[45] !

Dumas, qui entend profiter des plaisirs de l'Anjou, a inscrit à son programme chasse et baignade. « Je le menais au bas de la rue, raconte Pavie, chez le fournisseur d'alors, brave homme d'un autre âge, arraché au silence de ses habitudes provinciales par cette foudroyante invasion. Guêtres, ceinture, carnassière, il y trouva tout l'attirail de circonstance. » Alexandre et Victor se dirigent vers « les prairies de la rive gauche de la Maine, les marais de la Baumette, d'où les bécassines partaient [...] mais à de si lointaines portées que le plomb sifflait dans l'air en pure perte. » nous dit Pavie. Celui-ci se demandera si l'aventure n'inspira pas à Dumas sa *Chasse au Chastre*, une nouvelle parue en feuilleton dans *La Presse*, en 1841. Les deux compères se rendent chez le père de Victor, vite conquis, Dumas transmettant les dernières nouvelles de la capitale. D'autres anecdotes sont rapportées par Pavie et notamment l'annonce inattendue par Dumas de sa paternité…

Victor et son père revirent le romancier dans la capitale ; ils furent reçus avec les honneurs et Dumas leur fit part, à cette occasion, d'un projet théâtral extraordinaire : *Ahasverus*, « un drame immense où respiraient [...] les dix-huit siècles de notre histoire » nous explique Pavie. Deux jours après, le romancier leur annonce qu'il a défié en duel Thiers, le ministre de la Justice. Mais Pavie conclut : « Il en fut de cette affaire imaginaire ou réelle comme du projet d'*Ahasverus*[46]. Point de suite ! »

Le poète angevin connut aussi la déception de rencontres avortées. Pour cause de faillite, Dumas fuyant ses créanciers : « Il me fit l'effet, dans la foule, d'un grand cerf traqué par une meute et cherchant les bois. […] Ses regards divergeant passèrent sur ma tête. » ; ou pour absence : Victor Pavie tenta ainsi de recueillir un autographe pour son *liber amicorum*, mais en vain, l'auteur du *Comte de Monte-Cristo* lui faisant, impoliment, à nouveau faux bond.

Delacroix

Lors de sa première visite à Hugo, nous l'avons vu, Victor Pavie eut presque une commotion. Comme si cela ne suffisait pas, suivant son idole dans la rue, il tombe nez à nez avec Delacroix. Présenté au peintre, il se précipite sur lui « comme un assassin », l'assurant de sa totale adulation :

> « Le pauvre Delacroix me regardait avec des yeux effarés, comme un homme qui s'apercevrait de la méprise d'un autre, et moi, j'allais toujours mon train sans pouvoir m'arrêter, et je fis part

[44] *Ibid*., p. 231-233.
[45] TRIGALOT Guy, *Op. Cit.,* p. 148.
[46] Un texte portant ce titre et signé d'Évariste Boulay-Paty fut publié dans la *Revue de Bretagne* en décembre 1833.

> aux deux illustres amis du hasard étonnant qui étalait, dès le premier jour, devant mes yeux les deux pendants de la régénération moderne[47]. »

Pavie écrit la même année un article dans les *Affiches d'Angers* sur les lithographies de *Faust* par Delacroix. Quant au texte des « Revenants » qui lui est consacré, il présente la particularité d'avoir été conçu sur le vif. Apprenant la mort de l'artiste, Pavie, qui est alors en déplacement dans l'Ouest, suspend la rédaction de son journal de voyage pour composer un hommage posthume. On y apprend que Victor visita les neuf ateliers successifs du grand peintre, ce qui atteste de sa proximité avec lui, de sa fidélité aussi.

> « Je le fréquentais peu au début de notre connaissance : ce fier et orageux talent m'intimidait. Ce n'est que plus tard, à l'expiration des grande luttes où retentissait si haut son nom, les troupes licenciées, la génération renouvelée, que je me mis peu à peu à l'aise vis à vis de lui[48]. »

En 1827, Pavie avait déjà signé un article en trois livraisons, *La peinture au 19e siècle* dans lequel il vantait les mérites de Delacroix[49]. Cela avait d'ailleurs suscité l'admiration de Victor Hugo qui avait écrit au jeune critique provincial :

> « Vous comprenez les arts en poëte, vous faites de la critique en artiste. Il y a dans votre talent tout à la fois quelque chose de précoce et quelque chose de mûr. Delacroix est particulièrement enchanté et fier du beau fragment qui le concerne. Continuez cette série d'articles : faites rougir nos journaux de Paris de la supériorité d'un journal de province[50]. »

Dans la notice de Pavie sur Delacroix, le nom de Hugo n'apparaît pas, mais que penser du parallèle saisissant entre la façon dont Victor Pavie apprend la mort du peintre, en voyage, dans une auberge, à travers les lignes d'un journal consulté par hasard, et celle dont Hugo prit connaissance du décès de sa fille aînée ?

Minores

Victor Pavie a rencontré bien d'autres personnages de cette époque, notamment au moment de la Bataille d'*Hernani*, tels Gautier, Nerval, Petrus Borel ; certains furent de véritables amis, comme Paul Foucher ou Isidore Dagnan. Dans les « Revenants », figurent également les portraits d'Émile et Antony Deschamps, de Paul Huet, Eugène et Achille Devéria, Villemain…

La proximité affective était plus grande encore avec Louis Boulanger[51] qui, comme Pavie, fut un disciple ébloui de Victor Hugo. Dès 1828, un texte enthousiaste paraît dans les *Affiches d'Angers* présentant *La Ronde du Sabbat*. Mais absent sur le tard pour nombre d'anciens amis, Boulanger le fut aussi pour Pavie :

---

[47] *Id*.
[48] *Id*.
[49] Nourri des théories et des travaux de David d'Angers depuis sa plus tendre enfance, compagnon de Boulanger et Devéria dans sa jeunesse, ayant croisé Ingres, Gros, Delacroix et une multitude d'artistes peintres et graveurs connus ou inconnus, correspondant de Paul Huet et d'Isidore Dagnan, Victor Pavie possédait une solide culture artistique, une riche expérience dans le domaine, un œil exercé et une sensibilité sur le qui-vive. Il fut l'auteur de nombreuses critiques parues notamment dans *L'Artiste*.
[50] Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 24 septembre 1827, Massin, CFL, t. III, p. 1213.
[51] La Bibliothèque municipale d'Angers conserve d'ailleurs six lettres du peintre au poète angevin, datant des années 1842-1843.

> « Je le rencontrai depuis, une seule fois, au Salon de 1863 […] Il avait sa femme à son bras. Il semblait disposé à éluder une rencontre trop fertile en souvenirs du passé. Je l'accostai pourtant ; satisfaction donnée aux convenances de l'amitié, il s'esquiva. »

Moins impoli qu'Alexandre Dumas, Boulanger ne semblait toutefois pas priser particulièrement le fait de ressasser le passé, surtout avec le « chapelain » du cénacle romantique comme Sainte-Beuve avait surnommé Pavie[52].

Victor Hugo II

Après cet aperçu de la « galaxie romantique » de Victor Pavie, revenons à l'étoile-phare : Hugo. La Révolution de 1830, le choléra de 1832, les allers-retours de Pavie qui hésite entre une vocation littéraire qui lui demanderait sans doute trop de sacrifices et la loyauté filiale qui lui commande de reprendre l'imprimerie familiale à Angers, tout cela distend les liens entre les deux Victor. En 1835, Victor Pavie rentre à Angers et succède à son père comme imprimeur et directeur des *Affiches d'Angers.* Il devait regretter l'occasion manquée survenue quelques années plus tôt. Quand la découverte par Pavie d'un petit château à vendre aux Ponts-de-Cé sur la Loire à quelques kilomètres d'Angers, avait failli réunir le maître et le disciple. L'auteur de *Notre-Dame de Paris* avait en effet sérieusement envisagé d'acheter la vieille bâtisse historique et mandaté Pavie pour les démarches. Le 17 juillet 1827, il s'enquerrait de l'avancement du projet :

> Vous occupez-vous, comme vous me l'avez promis de la petite maison gothique près d'Angers [53]? De grâce, envoyez-moi dans votre prochaine lettre des détails sur cette affaire, si pourtant vous voulez toujours de moi qui veux toujours de vous. [54]

L'affaire immobilière[55] dura jusqu'en 1830. Mais finalement Hugo ne s'installa pas en Anjou.

S'ajoutent à cette désillusion pour Victor Pavie, les choix de Hugo qu'il ne partage plus (sa critique du clergé, sa relation avec Juliette Drouet, son projet du Théâtre de la Renaissance…). De là, un certain désenchantement. Certes, Madame Hugo, son père Pierre Foucher, Léopoldine et Sainte-Beuve séjournent plusieurs jours en Anjou, chez les Pavie à l'occasion du mariage de Victor et de Louise. Certes les échanges de lettres se poursuivent et Victor Pavie compose même une deuxième « Ode à Hugo ». Certes, Adèle demande à son tour aux Pavie de venir habiter à Paris pour mieux profiter de leur amitié… mais, rien n'est plus tout à fait comme avant. Peu à peu, les divergences artistiques, politiques et morales se confirment. L'article sur *Hernani* sera le dernier éloge écrit de Victor Pavie. La correspondance entre les deux hommes s'étiole ; c'est Adèle Hugo qui prend le relais de son mari, les sujets de conversation se déplaçant maintenant des combats littéraires vers les joies et les peines

---

[52] *« Victor Pavie d'Angers, un de nos plus jeunes amis du Cénacle, resté le plus fidèle en vieillissant, avec nos amitiés, à toutes les admirations, à tous les cultes de notre jeunesse ; quand tous ont changé, le même, conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste, toujours la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend ; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs. »* cité par PAVIE André, *Médaillons romantiques*, Paris 1909, p. 165-166.

[53] Le château des Ponts-de-Cé dont Hugo voulait faire sa résidence d'été.

[54] Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 17 juillet 1828, Massin, CFL, t. III, p. 1230.

[55] Pour des précisions historiques concernant le château en question, se reporter à l'avant-propos de Dalbine Erwan, note 1 de la page 35, in MARTY Paul, *Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo*, Wimereux, Ed. du Sagittaire, 2007.

familiales, ainsi que vers la foi. L'amitié demeure comme l'atteste ce dessin de 1839 qui figure en majesté dans le *liber amicorum* de Pavie.

Plutôt que de parler de fracture entre les anciens amis, comme l'ont fait ceux qui voulurent, à la fin du XIX[e] siècle, accentuer leur opposition, il convient d'évoquer un très lent éloignement, ponctué d'intuitions funestes, qui mit d'ailleurs plusieurs années à être pleinement constaté. Victor Pavie devint par la suite un pilier du catholicisme militant en Anjou quand Victor Hugo s'opposa violemment au Parti clérical. Hugo écrit encore parfois et Pavie lui rend quelques visites, en 1847, en 1848, en 1851. Puis les événements vont les séparer davantage. Au moment du coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, Victor Pavie demande pourtant des nouvelles et l'année suivante, en 1852, il s'empresse d'écrire à Hugo, exilé en Belgique :

> Les cœurs d'amis battent toujours [...]. Au proscrit ma première ligne. Qu'elle vous atteigne ou non dans l'immensité de cette prison qui n'a de bornes que du côté de la patrie, vous n'en croirez pas moins, autant qu'il vous souvienne de moi, à l'impossibilité de mon silence. David et vous, mes deux foyers de jeunesse sans foyer [...]. Adieu, au revoir, cher poëte, puisse en attendant le retour, la terre d'autrui vous être légère. Je vous embrasse tendrement[56].

Victor Hugo lui répond :

> « Cher ami, cher poëte, merci. Votre lettre m'arrive et me touche au cœur. Je suis banni, proscrit, exilé, expulsé, chassé, que sais-je ? Tout cela est bon, pour moi d'abord, qui sens mieux en moi la grande joie de la conscience contente, pour mon pays ensuite, qui regarde et qui juge. Les choses vont comme il faut qu'elles aillent ; j'ai une foi profonde, vous savez. […] Je vous serre la main, cher vieil ami[57]. »

D'autres lettres sont échangées, en 1853, en 1854, en 1859. Malgré l'attachement sentimental, il semble que ni Victor Hugo ni Victor Pavie n'aient écrit durant les années qui suivirent. Leurs combats respectifs n'ont plus grand chose de commun, et aucun des deux ne souhaite s'affronter publiquement. Victor Hugo omet extraordinairement Victor Pavie dans les mémoires[58] qu'il dicte à Adèle en 1863 ; il n'y fait aucune mention du rôle, pourtant crucial, du jeune Angevin, fidèle parmi les fidèles à la tête de son bataillon d'étudiants, lors de la bataille d'*Hernani*. Son nom n'est pas cité non plus lorsqu'il est question du Cénacle ! Cette éradication du jeune disciple si dévoué, si combatif, si utile à la cause romantique, si intime du foyer hugolien, garde une part de mystère, au vu de la teneur des correspondances échangées et de l'absence mutuel de ressentiment affiché. Adèle, elle-même, lui avait pourtant assuré : « Je fais un travail ; mon mari me raconte sa vie, toute sa vie, le soir après le dîner ; j'écris ce qu'il vient de me dire ; cela formera des espèces de mémoire, vous y aurez votre place, cher ami[59]. » L'injustice pourrait avoir eu comme cause, la crainte pour Victor Hugo de voir son image de combattant du droit, de proscrit républicain anticlérical, écornée par cette amitié de jeunesse exposée à tous. L'argument peut paraître faible : Alfred de Vigny, Soumet, Alfred de Musset, les frères Deschamps, Gustave Planche même, figurent bien, eux, dans le livre d'Adèle ; mais avaient-ils, à cette date, la même influence que Pavie, familier du comte de Falloux ? Serait-ce donc l'engagement réel de Victor Pavie en faveur de la loi sur l'éducation – il est président du comité de soutien à la loi Falloux – qui entraîna ces « représailles » ? Ou était-ce la demande

[56] Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 26 janvier 1852.
[57] Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 29 janvier 1852.
[58] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*
[59] Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 20 novembre 1854.

de Pavie lui-même, souhaitant préserver sa réputation, comme l'a suggéré Jean-Marc Hovasse ? Les écrits manquent à ce sujet pour tirer des conclusions définitives[60].

Vers la fin de l'exil, Pavie transmit ses condoléances au proscrit de Guernesey, qui venait de perdre son épouse. Hugo envoya en retour ce billet : « J'ai le cœur brisé, je sens que vous m'aimez toujours un peu ; j'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse, doux et sombre appel. Je suis vieux, j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir. À vous *ex imo*[61]. »

Le 29 mai 1872, Victor Pavie et son fils Georges, accompagné d'un ami, rendent visite à Victor Hugo à Paris. Celui-ci les reçoit à bras ouverts, et note le soir dans son agenda : « C'est un noble esprit que Victor Pavie. Je l'ai revu avec émotion[62]. » Une preuve supplémentaire de cette « longue amitié refroidie par le temps, mais dont l'essentiel a tout de même été préservé de chaque côté comme une chose précieuse. » évoquée par Jean-Marc Hovasse dans sa préface de l'ouvrage *Les Deux Victor.*

Conclusion

Qu'est-ce qui fit remarquer et apprécier Victor Pavie, par des personnalités aussi exceptionnelles et différentes que David d'Angers, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Dumas, Delacroix ?

Sa grande intelligence, sa sensibilité extrême, sa passion et son sérieux dans l'engagement ont pu séduire. Sa réputation, qu'il ne soupçonna peut-être pas lui-même, compta, assurément : être un ami intime de David d'Angers, un visiteur de Goethe et de Walter Scott, un frère d'explorateur n'étaient pas des situations vécues par tous les jeunes artistes du moment. Son potentiel encore, frappa les esprits : critique, poète, imprimeur-éditeur, notable érudit. Tout ceci joua certainement en sa faveur, mais ce qui dut remporter l'adhésion de tous, en plus de sa sincérité, de sa douceur de caractère et de sa fidélité en amitié, fut, sans doute ce que soulignait Hugo : sa grande noblesse de cœur.

---

[60] L'élément crucial pour qui veut saisir la nature du lien tissé entre les deux Victor reste que, de l'époque de l'adulation jusqu'à celle des prises de position antagonistes sur les grands sujets qui traversèrent le dix-neuvième siècle, l'amitié et le souvenir ému de leur idéal premier furent toujours préservés. Les voies différentes que Pavie et Hugo empruntèrent illustrent, en outre, le choix qui s'offrit aux hommes, au détour des années 1850, lorsque les progrès techniques et industriels d'une part, les connaissances scientifiques et philosophiques d'autre part, mirent à mal les repères existants et bouleversèrent les conceptions et les perspectives d'avenir, amenant certains à les combattre, d'autres à y adhérer. Ce fut sans doute le drame de ces deux poètes de savoir si bien se comprendre avant cette grande révolution des mentalités et si peu se rejoindre après.

[61] Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 6 septembre 1868.

[62] HOVASSE Jean-Marc, *op. cit*.